

LE COUPE-GORGE

PROLOGUE

LE SUICIDE

Les maisons ont leur physionomie comme les hommes.

Certaines demeures, d'aspect modeste cependant, attirent et charment le regard et n'éveillent dans l'esprit que des idées de calme, de repos, de bonheur tranquille.

D'autres logis, au contraire, inquiètent instinctivement par leur mine de coupe-gorge. L'observateur, jugeant sur l'apparence, se dit, et non pas sans raison, que les hôtes de pareils gîtes ne doivent pas être d'honnêtes gens.

C'est dans cette catégorie suspecte qu'il fallait classer une maison à deux étages, située en 1850 sur le boulevard des Batignolles, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'École polonaise ;—*Scola Polska*.

Le boulevard en question, de nos jours, est une grande et belle voie, bien entretenue, bien éclairée, bordée de constructions élégantes, de magasins luxueux et de cafés éblouissants. Les noctambules y peuvent circuler longtemps après minuit sans trop courir le risque de faire de fâcheuses rencontres.

Il n'en était pas de même il y a vingt quatre ans, et la portion du boulevard extérieur comprise entre Montmartre et les Batignolles, steppe poudreux en été, cloaque fangeux en hiver, à peine éclairée quand venait le soir et rendez-vous habituel des rôdeurs de barrières, s'allongeait entre une double rangée de masures sordides.

Malgré ses proportions moins restreintes, la maison à deux étages dont nous parlions quelques lignes plus haut ne jurait point parmi les bicoques qui l'avoisinaient.

Une sorte de lèpre semblait étendue sur sa façade dont le crépissage grisâtre tombait par écailles. Des volets et des persiennes différents de forme et de couleur, achetés à des entrepreneurs de démolition, s'ajustaient tant bien que mal à ses fenêtres irrégulièrement percées.

Le propriétaire, un gros homme nommé Vignot et surnommé *Fil-en-Quatre*, occupait le rez-de-chaussée. Il y tenait une sorte d'estaminet borgne dont la clientèle était plus nombreuse que choisie.

S'il fallait en croire le bruit public, Vignot joignait à sa profession avouée toutes sortes de métiers douteux et de commerces illicites. Il évitait d'ailleurs de se compromettre, et la police, à laquelle il rendait parfois de notables services, fermait les yeux, dans une certaine mesure, sur ses agissements suspects.

À la hauteur du premier étage s'accrochait au mur, dans un cadre de bois noir, un grand tableau peint à l'huile, dont le soleil, la pluie et la poussière n'avaient pas encore éteint complètement les couleurs éclatantes.

Ce tableau (son auteur, hélas !... avait peut-être rêvé jadis les gloires de l'Institut !) représentait une jeune dame, coiffée d'un chapeau jaune à plumes blanches, vêtue d'une robe rose notablement décolletée, portant sur ses épaules une écharpe d'un bleu saphir, et se penchant avec grâce pour extraire délicatement, du cœur d'un chou colossal et vert émeraude, un bébé joufflu dont les *Amours* de Pierre-Paul Rubens auraient envié les formes rebondies.

Au-dessous de cette allégorie, si pleine de délicatesse et si magistralement rendue par le pinceau de l'artiste, se lisait un nom auquel, à cette époque, personne ne prenait garde, et qui devait, vingt-trois ans plus tard, faire la fortune d'un théâtre de Paris :

MADAME ANGOT PREND DES PENSIONNAIRES.

Était-elle parente de la légendaire dame de la halle, forte en gueule, pas bégueule ? Nous l'ignorons, et les recherches faites pour nous en assurer sont restées sans résultat.

Madame Angot, quelle que fût d'ailleurs son origine, occupait le premier étage tout entier, payait exactement son terme et jouissait de la considération du sieur Vignot, dit *Fil-en-Quatre*.

Un écriteau placé bien en vue indiquait qu'au-dessus de l'établissement de la garde-malade se trouvaient des chambres et des cabinets garnis, à louer à la semaine, à la quinzaine ou au mois.

L'universel Vignot était l'entrepreneur de ces locations.

Au bout d'une allée sans portier, tout imprégnée de senteurs fétides, un escalier étroit et noir, aux marches empâtées de callosités boueuses, conduisait chez madame Angot et montait aux chambres garnies.

Pénétrons dans l'une de ces chambres, celle qui portait le numéro 4.

Il serait difficile de se figurer une pièce plus sordidement meublée et d'apparence plus vulgaire, pour ne pas dire plus misérable.

Des rideaux en mauvais état, de calicot jadis blanc à bordures rouges, cachaient à demi une couchette en bois peint supportant une paillasse éventrée et un matelas mince comme une galette. Un rideau déchiré dans toute sa longueur, et pareil à ceux du lit, se drapait devant la fenêtre.

Une commode d'occasion, une table de nuit, un guéridon métamorphosé en table de toilette, et quatre chaises de bois blanc foncées de paille, composaient tout le mobilier. Une malle de dimension moyenne reposait près de la commode. Sur la cheminée, point de pendule, mais deux *chandeliers* de cuivre, se reflétant dans une glace verdâtre, mal étamée et couverte de noms de femmes tracés avec la pointe d'un diamant. Comment expliquer en un pareil bouge la présence de ce diamant, si petit d'ailleurs qu'il pût être ? C'est dans le voisinage du bal de la Reine-Blanche qu'il faudrait chercher sans doute le mot de cette énigme.

Sous le manteau de la cheminée, un réchaud, une bouillotte, un poêle de terre, quatre ou cinq assiettes de faïence, une bouteille vide, deux gobelets, deux couteaux à manches de corne, trois couverts en métal d'Alger et une petite provision de charbon de bois.

Voilà le décors. Occupons-nous maintenant des personnages.

Ils étaient deux, et jamais, croyons-nous, contraste plus étrange, plus inattendu, plus invraisemblable, ne s'est produit entre le cadre et les figures d'un tableau.

Devant la glace étroite et terne, et qui semblait couverte d'un brouillard éternel, un homme, debout, mettait sa cravate.

Cet homme, qui pouvait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans, n'appartenait évidemment point à la caste des hôtes habituels de ces parages obscurs. Des cheveux blonds ondes naturellement, s'éclaircissant au sommet du crâne et s'argentant sur les tempes, couronnaient des traits fins, réguliers et d'une grande distinction. L'ensemble du visage offrait une beauté frappante, mais une beauté fatiguée, ou pour mieux dire flétrie.

La pâleur livide et plombée du teint, les rides précoces rayant le front et plissant l'angle des paupières, la teinte bistre estompant le contour des yeux, la lèvre inférieure décolorée et déjà tombante, attestaient les ravages causés par de grands soucis, de profonds chagrins, ou par une vie de plaisirs sans frein.

La dernière de ces trois suppositions paraissait d'ailleurs la plus vraisemblable, s'il est vrai toutefois qu'on puisse former, d'après le regard, des conjectures rarement trompeuses.

Le regard du personnage qui nous occupe était inquiétant. Chacune de ses prunelles d'un bleu pâle, d'où tombait un feu morne, (qu'on nous passe cette expression) semblait un soupire ouvert sur un abîme. Il ne devait y avoir au fond de l'âme de cet homme que des ténèbres insondables, éclairées vaguement par les lueurs des passions malsaines.

Les soins qu'il donnait à sa toilette, avec une coquetterie digne d'un milieu bien différent, l'absorbaient en ce moment tout entier. Dix fois de suite il recommença le nœud de sa cravate, (la science du nœud de cravate existait encore en 1850) et quand il l'eut enfin tout à fait réussi, il sourit à l'image à peine distincte que lui renvoyait le miroir terni ; il